

Un parcours d'obstacles



Collection SNJ

A l'écoute des autres, depuis toujours ! Après ses études, Évelyne Goldman rentre dans le monde du travail par des petits boulots : elle a été éducatrice dans un foyer de mères célibataires délinquantes. En 1978, elle rejoint Antenne 2. La chaîne recrute au desk, au classement des dépêches : « Pour moi, qui avais connu l'euphorie de mai 68, la fac de Nanterre et la vidéo féministe, entrer à la télé 10 ans après, c'était

accepter d'entrer dans le système. Je me disais que je ne resterai pas ! »

Pourtant, elle est restée. D'abord, comme collaboratrice artistique. Elle fait ses premiers pas dans le journalisme, en 1989. Claude Serillon l'intègre dans son magazine de débats. Elle est chargée de trouver les invités, de préparer les fiches : « À l'époque, il y avait moins d'une dizaine de femmes faisant du reportage dans la rédaction de France 2, et je n'avais sans doute pas assez de culot ou de confiance en moi pour faire de l'antenne. »

Elle commence pourtant à écrire des commentaires, à gérer les montages : « Pour le magazine Geopolis, je commandais des archives, je passais des heures à regarder les films des premiers reporters du XX^e siècle... C'était cela, mon école de journalisme ! » Mais

toujours pas de contrat de travail de journaliste : « J'étais le nègre d'autres journalistes qui lisaient mes commentaires et les signaient à ma place ! »

Requalifiée journaliste

Il lui faudra attendre 1993 pour oser exiger sa requalification. Une entrée dans le journalisme accompagnée d'une découverte du syndicalisme : « J'ai été soutenue dans ma démarche par Dominique Pradalié. Elle m'a encouragée en me donnant des reportages à faire, elle était rédactrice en chef de l'édition de la nuit sur France 2. » Une main tendue qu'elle n'oubliera pas. Évelyne a été élue du SNJ au CHSCT pendant 13 ans. Quitte à en payer le prix : « J'ai dû auditionner le producteur-présentateur d'un magazine, qui n'avait rien fait pour aider une pigiste en détresse. Ce producteur était aussi rédacteur en chef d'une édition pour laquelle je fournissais des reportages : je ne devais plus jamais travailler pour cette édition ! »

Aujourd'hui retraitée, elle ne regrette rien de son engagement : « C'est dur d'écouter des gens qui ont été blessés, mais on relève aussi les contradictions et les mensonges des détenteurs du pouvoir, et il faut avouer que cela a quelque chose d'excitant ! » Et puis il y a le SNJ : « L'action syndicale m'a permis de m'exprimer en public, et à mieux connaître mes droits. Savoir qu'on est dans son bon droit permet de ne pas être en position de culpabilité ou de soumission. Face à l'agressivité de la direction, j'ai tenu le coup grâce à l'aide de plusieurs de mes camarades du SNJ. »

Raoul ADVOCAT

Anne Léris

Le SNJ en bandoulière

« **A** nne Léris, Anne Léris, Anne Léris... ». C'est sur un ton faussement apaisant qu'Ivan Levaï interpelle la patronne du SNJ Radio France. Anne vient d'engueuler, de hurler même. Devant elle, le staff complet de la maison ronde. Ces deux-là s'apprécient. Levaï met en avant et promeut les femmes et elle en est une, forte, intelligente, vive. Anne sait prendre le patron de l'info, franchement, et connaît ses défauts : mauvaise foi, promesses en l'air... Ils jouent au chat et à la souris. Lui n'est pas dupe des coups de gueule de la responsable du SNJ. Mais il les craint quand même ; elle est de la lignée des grands.

Anne Léris est capable de soulever les montagnes pour obtenir gain de cause. Et les montagnes, ce sont parfois des préavis de grève auxquels répondent alors (nous sommes en 1989/1990), au doigt et à l'œil, les journalistes de Radio France. Heureuse époque pour les syndicats puissants. Le SNJ l'est indubitablement mais à Radio France plus par ce qu'il représente que par le nombre

d'adhérents. Autour d'Anne, deux ou trois « adjoints » travaillent les dossiers. Elle, ne s'encombre pas des détails. Parce qu'en lisant quelques notes, en parcourant les dossiers, elle pige et fonce. Droit, juste.

Élégante, vive et directe

Journaliste en locale à Perpignan puis à Toulouse, elle vient souvent à Paris faire des remplacements à France Inter. Ce qui arrange bien les affaires du syndicat. Grande, élégante dans ses hauts talons, souvent en tailleur rehaussé d'un foulard vif, elle impressionne, elle est reconnue par tous et ne se gêne pas pour balancer. Mais à Paris et Toulouse, elle préfère la Corse. Elle y rejoindra France 3 à Bastia où, bien sûr, elle dirigera la section SNJ. Victime d'insuffisance respiratoire, elle y décède le 24 décembre 2010.

Claude CORDIER